

l'homme créateur

## Biennale :

## une journée pour rien

« Interdit aux adultes »,  
pour une fois  
qu'on avait décidé  
de lâcher des enfants  
en pleine liberté  
dans une exposition  
et particulièrement  
d'art moderne,  
on pouvait espérer,  
mais espérer quoi ?  
Qu'un dialogue nouveau  
s'établisse entre  
ces deux « jeunesses » ?  
Ce n'est pas si simple.  
Et l'expérience tentée  
à la IX<sup>e</sup> Biennale  
n'a pas vraiment donné  
les fruits attendus.  
Manque d'organisation,  
manque de préparation ?  
O liberté, liberté...  
Mais c'est peut-être  
aussi que cette année  
la Biennale  
n'offrait aux visiteurs  
qu'un visage  
assez triste de l'art  
et plus de « remakes »  
que de vraie invention.  
Double déception ?  
Disons plutôt  
double leçon.

DONC, ce fut la Biennale de Paris, la neuvième du nom, qui s'est tenue du 19 septembre au 2 novembre au musée d'Art moderne de la ville de Paris, au musée national d'Art moderne et au musée Galliera (1). Trois musées donc pour une manifestation devenue aujourd'hui quasi traditionnelle, une occasion tous les deux ans de faire une sorte de bilan de la recherche artistique internationale. On y va donc aussi traditionnellement : les curieux pour voir s'ils y comprennent quelque chose, les snobs pour pouvoir dire qu'ils y sont allés, quelques rares personnes tout de même en quête de nouveauté.

Cette année l'impression était plutôt triste, et l'on n'a pas manqué, ici et là, de le faire savoir. Pour les spécialistes (l'art, n'est-ce pas, est affaire de compétence), cette Biennale n'a rien montré — ou presque — que du déjà vu, des « remakes » de recherches plastiques qui ont déjà jeté tout leur jus. Alors on s'épuise à faire remarquer que le tiers monde est insuffisamment représenté et que les femmes, ma foi, si elles sont bien présentes, ne grignotent au vrai qu'une part minime du décor. Pour moi, simple badaud, j'ai vu des recherches formelles qui s'épuisent à trouver une idée à exprimer et des idées qui naviguent sur le flou d'une forme incertaine. Dans l'ensemble, s'il faut en croire cette Biennale, l'art serait bien triste en 1975, au fond le reflet de notre

« alors, tu trouves ça beau ? »



monde. Et c'est là, peut-être, qu'elle trouve sa vérité. En Occident, l'art individuel est réduit à la fuite au plus extrême de lui-même, dans sa représentation la plus sophistiquée. L'art en perte de lui-même n'a plus qu'à se montrer lui-même en se travestissant : témoins les yeux effarouchés de Luciano Castelli, bête superbe qui se donne à voir et dont on ne sait plus démêler si elle est un chat ou un sac d'os. Témoin aussi la bonne santé de Walter Pfeiffer, qui nous jette à la tête, sur le papier glacé des photos, de beaux adolescents bronzés, facétieux et rigolards. Mais à n'en citer que deux, on ne cite rien (ils étaient près d'une centaine) et l'on omet nécessairement des aspects importants : la vidéo, par exemple, qui a fait cette année une entrée en force. A lire les textes du catalogue de l'exposition on sent bien qu'il y a là quelque chose d'intéressant, et les quelques pages de Douglas Davis donnent à penser qu'on va se régaler la rétine. Las, le texte est bien au-delà de ce qu'on peut voir et les beaux magnétoscopes qu'on rencontre au hasard des couloirs sont autant de fenêtres aveugles : ça manque d'air ! (seule exception peut-être, l'humour du Belge Jacques-Louis Nyst, qui bénéficiait, il est vrai, de la proximité de la cafétéria).

Le mercredi 15 octobre on pouvait croire cependant qu'on allait respirer un peu. Ce jour-là, en effet, la Biennale était « interdite aux